

MELANGES RELIGIEUX.

POLITIQUE, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Vendredi, 28 Juillet 1848. No. 92

L'ANCIEN RÉGIME

ET

L'ANCIEN LIBÉRALISME.

Le printemps de 1814, ouvrit en France une lutte qui a duré trente-quatre années, et sur laquelle il est utile de jeter un regard, aujourd'hui que la tempête en a broyé les éléments et les présente tels qu'ils furent à cette postérité hâtive qui naît des révolutions.

Nous étions bien jeune en 1814. Notre oreille n'avait entendu que le bruit des batailles, mais de loin, tel que le vent de la victoire l'apporte aux peuples heureux. Ce bruit se rapprocha de nous; presque en même temps, nous vîmes deux choses qui nous étaient inconnues, les revers et les Bourbons. Ceux-ci ramenaient de l'exil une génération qui avait vu Versailles et qui y croyait encore; ceux-là refoulèrent au dedans de nos frontières une génération qui n'avait vu qu'un homme et qui avait tout accepté de lui. Ces deux races se trouvèrent en présence sur les ruines du passé. Notre âge nous rendait étranger à l'une et l'autre, mais plus voisin de la seconde que de la première. Ce fut la seconde qui s'empara de nous.

Combien étaient doux à notre âme les mots qu'on y faisait retentir! L'empereur Alexandre nous disait que les souverains alliés appartaient en France des idées libérales, le roi Louis XVIII nous offrait une charte qui consacrait toutes les libertés civiles et religieuses; nous étions venus juste à l'heure des destins. Nous n'avions qu'à vivre pour recueillir le fruit des travaux et du sang de nos pères. Quoi de plus modéré, de plus honnête, de plus sincère, de plus pacificateur que la charte de 1814! Quoi de plus propre à renouer la chaîne des temps, selon l'expression du prince qui l'avait promulguée, et qui semblait lui-même, par l'a-propos de toute sa vie, une pierre vivante prédestinée de Dieu à sceller le monument de notre réconciliation! Nous dûmes croire que le parti seul de l'ancien régime mettait obstacle au régime de la justice et de la liberté. Nous le crûmes; la jeune génération lui voua une guerre implacable, où elle était guidée par le reste des tribuns de la république et des serviteurs de l'empire, mais où elle apportait une conscience plus neuve, une générosité plus certaine. Le *Globe* fondé en 1825 fut l'expression de cet essai d'esprits écloés à la seule lumière de la monarchie constitutionnelle, et qui voyait dans le progrès régulier des idées et des institutions libérales le dernier terme de la civilisation. Il ne fallut que dix-sept ans à cette génération issue de 1814 pour arriver à pleine maturité, et pour remplir de sa force l'administration, les cours de justice, les académies, les banques, l'industrie, les professions civiles, l'armée et les chambres. La charte avait créé son peuple; ce peuple renversa, au 29 juillet 1830, l'ancien régime personnifié dans le roi Charles X.

C'était une grande œuvre accomplie. Mais il fallait régner; l'épreuve des doctrines n'est pas le jour où elles ont des martyrs, mais le jour où elles font des rois. Ce jour était venu pour le libéralisme. Chose inattendue! son histoire eût été aussi courte que celle de l'ancien régime; il a régné dix-sept ans comme lui, il est tombé comme lui en trois jours, comme lui il n'a vu sa défaite qu'à l'instant même où il la subit. Les deux coups de foudre ont affecté une ressemblance étrange et on eût dit que la providence se faisait un jeu de former ces deux pages de notre histoire avec le même cérémoniel.

Que l'ancien régime n'ait pu ressusciter la société moderne, que Louis XIV n'ait pu succéder à Napoléon, on le conçoit; les temps ne roulent point en cercle, ils suivent une ligne droite, et la vieillesse n'apprend pas de l'exil le retour à la vie. Il y a dans les grandes destructions des choses qui ne se relèvent pas; et c'est la tentation des restaurateurs de revenir aux ruines et d'y attacher des affections désespérées. Tandis que Zorbabel, avec la foi d'un jeune homme, rebâtissait le Temple, les anciens d'Israël qui avaient vu le premier, pleuraient sur le second. C'est la loi de l'âge et du cœur humain. Heureux ce qui n'ont pas vu tomber la maison de leurs pères; car une fois tombée, quoi qu'ils fussent, ils ne la reverront jamais. L'ancien régime prenait des souvenirs pour des institutions rongées par le temps et par les abus, pour le type éternel de la société. Il n'eût pu réussir qu'en ressuscitant les siècles et qu'en leur donnant le sceau de l'immuabilité; c'était une œuvre trop difficile, même à des gens de bien. Ne cherchons donc pas les causes de sa chute; il a paru parce qu'il n'était plus.

Mais le libéralisme! le libéralisme conçu en 1789, né en 1814, triomphant en 1830 et mort en 1848! Je dis mort, parce qu'une doctrine est morte lorsque ayant eu le pouvoir, elle n'a pas fait une société. Or il est évident que la société libérale est en pleine dissolution; et que rien ne lui rendra l'empire avec la vie. L'écueil de 1848 où elle a échoué n'est pas le hasard, pas plus que l'écueil de 1830, où s'est brisé l'ancien régime, n'était le hasard. De même que l'ancien régime n'avait pu rallier les esprits et satisfaire les besoins, le libéralisme ne l'a pas pu d'avantage; il a succombé au même lieu, du même coup et plus à fond encore, s'il est possible. Et c'est là ce qu'il y a d'étonnant, car enfin c'était une doctrine jeune dans un peuple renouvelé. Nous en étions tous de

cette doctrine; nous y croyions comme on croit à ce qui est présent et universel: quoi donc nous a manqué? Evidemment quelque chose, et même beaucoup.

Un jour de 1826, je frappai à la porte d'un ancien carbonaro, homme d'esprit, de lecture, d'expérience, et qui m'a dit peut-être les deux mots qui m'ont le plus frappé dans ma vie. Je n'en rapporterai qu'un parce qu'il est le seul qui aille à mon sujet. J'étais croyant et même sentant déjà le prêtre et quelque peu le moine; mon homme était à mille lieues de là. Nous partîmes de l'Église: "Bah! me dit-il, l'Église, vous croyez à cela, mais l'Église se meurt et je vous en donnerai une preuve; ne voyez-vous pas son clergé qui com-mence à se faire libéral?" Je demeurai comme atteint de la foudre, et je m'en fus sans dire mot. La réaction de la société moderne contre elle-même venait de m'être révélée; j'avais entendu un révolté du libéralisme, un homme du *Producteur* et de l'*Organisateur*. Cette parole n'a jamais quitté mon oreille, et le 24 février 1848, un quart de siècle après, je devais en comprendre mieux encore toute la profondeur.

Où, dès 1825, à l'époque même de l'apparition du *Globe*, déjà le ver rongeur du libéralisme était à son œuvre, et l'oreille de Dieu entendait l'imperceptible bruit dont nous écoutons maintenant le tonnerre. Des hommes jeunes comme nous élevés comme nous, avaient senti le vide du libéralisme tel que 1789 l'avait préparé, tel que 1814 l'avait fait. Ils se moquaient d'une doctrine dont étaient absentes les idées d'autorité et d'organisation, comme si l'on pouvait unir les esprits sans autorité et concilier les intérêts sans organisation. Ils affirmaient que le libéralisme, bon pour détruire, était incapable de fonder, et que tôt ou tard il aboutirait à une épouvantable anarchie des âmes et des choses. Si ces hommes eussent été chrétiens, leur voix inefficace se fût perdue dans les longs triomphes de 1814 à 1830, mais ils étaient incroyants, matérialistes; l'autorité, qu'ils appelaient de leur vœux, n'était pas celle de Jésus-Christ et de l'Église; l'organisation, dont ils dessinaient les premiers traits dans leurs écrits, n'avait rien de commun avec les architectures du passé. C'étaient des gens nouveaux, des gens de leur siècle à ne pouvoir s'y tromper; c'étaient de plus des savants des mathématiciens, des carbonari, des élèves de l'école polytechnique, des enfants directs et légitimes du libéralisme, pour lequel plus d'un avait souffert. La combinaison était terrible, et Médée n'aurait pas trouvé dans ses poisons un plus ingénieux mystère de mort.

Les victorieux de 1830 furent surpris de l'éruption du saint simonisme, mais comme d'une curiosité; ils allèrent voir la famille dîner à Ménilmontant; ils trouvèrent singulier le gilet qu'on boutonnait sur les épaules au lieu de le boutonner sur la poitrine; il se permirent des sarcasmes contre le Père, et voyant que cela du rait un peu plus que de raison, ils le traduisirent devant une cour de justice, sous l'accusation de quelque vulgaire délit. Mais le saint-simonisme n'était qu'une forme de l'apostasie des esprits à l'égard du libéralisme; d'autres écoles se faisaient jour et apprenaient leur nom à la France étonnée. Les disciples de Fourier se développaient parallèlement à ceux de Saint-Simon; le communisme germait entre les deux. Enfin il n'y eut plus de doute qu'un immense travail doctrinal s'opérait dans la société moderne, et que cette terre de la négation libérale, où rien n'aurait dû se produire que le bonheur de ne rien croire et de tout attaquer, enfantaient de toutes parts les plus menaçantes affirmations.

Pour vaincre une doctrine négative, il n'est pas nécessaire d'avoir raison, il suffit d'affirmer quelque chose, fût-ce même la chose la plus absurde. La nature humaine étant faite pour croire, elle croira tout plutôt que de vivre sans foi. Assurément la négation a bien aussi son empire, surtout contre les vieilles croyances; mais elle engendre inévitablement des doctrines affirmatives contre quoi elle vient se briser. Le libéralisme ne s'est pas douté de cette vérité si simple; il est allé au-devant de l'avenir comme un enfant, et il y a péri comme un avant-garde.

Je ne veux pas dire pourtant que le libéralisme n'affirmât rien; ce serait une injustice. Bien qu'infécté plus ou moins des traditions napoléoniennes, il voulait la liberté de la presse et de la tribune; il se sentait des entrailles pour les nationalités opprimées, telles que la Pologne et la Lombardie; il avait, en un mot, la conscience des droits politiques. Mais, né d'un combat à mort contre une société fondée sur des croyances positives et sur une autorité ancienne, il n'avait pu se guérir d'une défiance hostile au pouvoir, et plus hostile encore à la religion. De là une antipathie aveugle, une aversion innée contre toutes les libertés morales, telles que la liberté d'association, la liberté d'éducation, la liberté d'enseignement, la liberté du repos hebdomadaire et religieux. Ces droits, exercés même dans une mesure restreinte, lui paraissaient le plus grand des malheurs, parce qu'ils eussent pu ramener la France à une foi déterminée et forte, on le craignait du moins, et que le libéralisme tenait par dessus tout à ce que la France fût en matière spirituelle, un pays neutre et négatif. Notre ennemi, c'est l'Église, telle était la force du libéralisme, l'expression qui traduisait exactement la pensée vive de ce parti. Et par l'Église, il n'entendait pas seulement la société catholique, mais toute société religieuse douée d'une énergie propre, et n'étant pas la très-humble vassale de l'État. Il eût repoussé, à ce même titre, Calvin et Mohamet, si Calvin

et Mohamet lui eussent apporté une organisation sérieuse dans une profonde. Or, qu'est-ce que cela, si non déclarer la guerre à l'âme humaine? qu'est-ce que cela, sinon l'apostasie de toutes les affirmations supérieures dont l'esprit humain est en possession, et par conséquent l'établissement d'une doctrine pauvre, vide et nulle?

Il s'ensuivait de plus que le libéralisme était en contradiction permanente avec lui-même. Car le libéralisme ne vivait que sur le mot et sur l'idée de la liberté; refuser ou combattre une liberté, était dans sa bouche une inconscience pour ne pas dire un suicide. Qu'était-ce donc que d'abîmer les trois quarts au moins des libertés dont l'homme a besoin? Aussi nul spectacle n'a égalé en misère celui que le libéralisme a présenté au monde depuis son avènement au trône de 1830. On l'a vu reculer jour par jour, devant ses propres maximes; le chef royal qu'il s'était choisi, certain de n'avoir à faire qu'à des passions et à des intérêts, se joignait avec un stoïcisme sardonique de la révolution qui l'avait couronné, et mettait l'opposition elle-même au défi de lui dire de quoi elle pouvait se plaindre. On entendait ça et là, comme du fond des géométries sociales, la voix de quelques chrétiens réclamant quelques parcelles des libertés jurées: la cour et l'opposition s'en étonnaient ensemble, un cri et un rire venus des deux parts étaient la seule réponse qu'on daignât leur faire. On s'entendait pour im-moler la liberté, on se divisait pour le partage de la succession libérale. La trahison et la convoitise marchèrent ainsi jusqu'au dernier jour; l'opposition et la cour arrivées au moment suprême ne laissèrent voir sur le champ de bataille que des portefeuilles, et la République les poussant l'une et l'autre, pour s'asseoir à leur place, leur prouva que cent mille hommes ne suffisent pas pour défendre le néant, ni cent mille ambitions pour s'en emparer.

Ainsi sont descendues dans la tombe, à dix-sept ans d'intervalle, les deux doctrines dont la lutte a rempli notre histoire constitutionnelle: toutes les deux impuissantes à fonder l'ordre et la liberté, toutes les deux stériles. Une comme le passé, l'autre comme la négation. L'ancien régime a disparu le premier; l'ancien libéralisme n'a eu sur lui d'autre avantage que de mourir un jour plus tard. On peut dire d'eux ce que le poète a dit de Marius assis sur les ruines de Carthage:

Que ces deux grands débris se consolent entre eux.

Mais qui consolera la France d'un naufrage où elle a vu s'abîmer pêle-mêle ses idées, ses partis, ses races royales, ses travaux d'un demi-siècle, pour ne garder qu'un chaos d'hommes dans un chaos de systèmes? Qui lui rendra des biens meilleurs dans un avenir plus sûr? Si nous n'étions pas chrétiens, nos yeux ne tomberaient qu'avec découragement sur cette tempête vide qu'on appelle la France; mais la foi nous y découvre une vie et une plénitude que les hommes du temps ne sauraient y discerner. La France n'a répudié que des doctrines incomplètes et inconséquentes: elle attend la main qui fait fleurir aux États-Unis les libertés morales avec les libertés politiques, et qui lui permettra de respirer dans ses institutions un air plus vrai que celui du doute, plus fort que celui du schisme, plus saint que celui de l'intérêt personnel. Elle attend Dieu: c'est là son prétendant.

MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Nous donnons ici de nouveaux détails sur la mort de l'Archevêque de Paris qui certainement ont de quoi intéresser les âmes sensibles et les amis de la religion:

"Il était écrit que la guerre civile moissonnerait dans tous les rangs, que nul d'eux ne serait excepté de l'holocauste d'expiation demandé par la justice divine à notre infortuné pays. La garde nationale, la garde mobile, l'armée, l'Assemblée nationale, avaient payé leur part du sang avec une héroïque abondance; le clergé devait aussi la sienne, et il a plu à la miséricorde de Dieu de choisir la victime au sommet de la hiérarchie, afin de renfermer dans une seule tête le sacrifice de tous.

Hier, à quatre heures de l'après-midi, M. l'archevêque de Paris s'était transporté de sa demeure au palais de l'Assemblée, pour y voir M. le général Cavaignac et lui demander la grâce de porter aux insurgés une parole de paix. Accueilli sur son passage par des marques unanimes d'honneur, muni d'une proclamation du général aux insurgés, il était rentré chez lui et y avait dîné tranquillement. Vers sept heures, il sortit une seconde fois, accompagné de deux de ses vicaires généraux, MM. de la Bouillière et Jacquemet, et d'un jeune homme. Arrivé sur la place de la Bastille, occupée par le 24^e de ligne, il s'aboucha avec le colonel, lui montra la proclamation du général Cavaignac et le pria de suspendre le feu. Le colonel y consentit. On se retira quelques moments dans une ambulance voisine. Le jeune homme qui avait accompagné M. l'archevêque mit son mouchoir au bout d'un bâton et marcha vers la barricade élevée au débouché du faubourg Saint-Antoine. La troupe de ligne avait cessé son feu; les insurgés cessèrent le leur. M. l'archevêque s'avança du côté de la barricade sans y monter; les insurgés vinrent à sa rencontre et un colloque s'engagea. Mais un coup de fusil suivi d'une clameur rompit brusquement la conférence. Ce fut comme un signal. Une décharge générale s'échangea des deux parts. Mgr. l'archevêque, sans se troubler, courut à la barricade, la franchit, la descend, et tomba. Il était atteint au flanc gauche, vers la région inférieure de la colonne vertébrale; la blessure se dirigeait de haut en bas.

Les insurgés l'enveloppèrent, et l'ayant relevé avec des marques de respect, le portèrent à l'hospice des Quinze-Vingts

où il a passé la nuit sous leur garde. Une députation est venue protester de leur part qu'ils n'avaient point tiré sur le prélat, et M. le vicaire-général Jacquemet leur a délivré une lettre contenant qu'en effet, la blessure ayant eu lieu par derrière et de haut en bas, il ne croyait pas qu'elle pût avoir d'autre cause qu'un accident.

Ce matin, à midi, après que le faubourg fut tombé au pouvoir des troupes, M. l'archevêque est sorti des Quinze-Vingts, porté sur un brancard composé à la hâte de quelques pièces de bois, le corps et le visage couverts d'une toile. Il est arrivé à sa demeure, dans l'île Saint-Louis, à une heure précise. Le cortège était composé de quelques gardes nationaux, ayant un colonel à leur tête, du docteur Cayol, de deux chirurgiens militaires, de M. le curé de Saint-Antoine et de plusieurs serviteurs. Un assez grand nombre d'ecclésiastiques attendaient dans la cour de l'archevêché. Nous avons remarqué parmi eux MM. les curés de Saint-Louis-Antoine et de Saint-Etienne-du-Mont, M. l'abbé Cœur, M. l'abbé Maret, MM. les vicaires généraux de la Bouillière et Jacquemet. M. l'archevêque a été porté sur un brancard jusqu'à sa chambre à coucher et déposé sur son lit. C'est à ce moment qu'on a levé la toile qui le couvrait et qu'il a pu voir autour de lui des larmes contentes, mais sortant du cœur de tous. La blessure laisse peu d'espérance que celle qui reste toujours au désir, à l'affection et au regret.

La veille, avant de se rendre chez M. le général Cavaignac, M. l'archevêque avait dit à ses vicaires généraux: "C'est le sacrifice de ma vie, mais il est fait." Dieu a bien voulu recevoir ce sacrifice et y mettre le sceau de la réalité. Il convenait que le sang français, qui a coulé de tant de cœur dévoués à la patrie, coulat aussi pour elle du cœur d'un prêtre et d'un pontife. En tous les temps, c'eût été une chose juste et digne; mais elle l'était bien d'avantage dans une révolution qui a été si saintement gardienne de toutes les choses consacrées à Dieu. L'Église de Paris surtout devait une récompense au respect universel qui la protégeait depuis quatre mois; elle vient de la donner, autant qu'il est permis à des hommes de récompenser les vertus qui ont fait Dieu pour terme et pour objet. Mais Dieu fera le reste. Il voit nos maux et nos vœux. Il pèsera dans l'équité de sa miséricorde le sang de nos pères et de nos frères, le sang des jeunes hommes enlevés par la guerre civile, la joie de leurs années, le sang des braves qui avaient espéré le triompher sur de meilleurs champs de bataille; enfin, mêlé à tous les autres et béni avec eux, le sang du pontife qui vient de recevoir la mort en annonçant la paix.

Où, nous l'espérons, cette dernière victime couronnera l'holocauste en le terminant. Du haut de la barricade où il a été frappé, l'archevêque de Paris a levé pour la ville et pour la France des mains qui seront exaucées. Déjà le faubourg Saint-Antoine a ouvert ses formidables portes; le canon se tait; des bruits heureux succèdent aux bruits de la mort et du désespoir. Avant d'achever son sacrifice, si nos prières et nos larmes ne peuvent en arrêter la consommation, le Pontife menétri verra la paix, et il lui sera permis d'augurer l'accomplissement du vœu qui fut sa première parole, en se retrouvant dans sa maison au milieu des gens:

"Puissions-nous ne jamais revoir une guerre civile!"
Ere Nouvelle.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 28 JUILLET 1848.

LETTRES DE MGR. HUGHES.

LETTRE IX.

82. Le sujet tout entier de l'Église, certainement le plus important parmi toutes les questions de la théologie chrétienne, peut, après ce qui a déjà été dit, être renfermé dans quelques paragraphes. La grande différence entre les catholiques et les rationalistes privés est celle-ci: les premiers naturellement et d'après l'institution de Jésus-Christ, cherchent la vérité de la révélation dans et par le moyen de cette société visible d'hommes qui, après l'avoir originellement reçue de Lui, l'ont conservée jusqu'à ce jour par une continuation morale identique. Les rationalistes privés de l'autre côté répudient entièrement cette société, et cherchent les vérités de la religion sous ses secours, préparés à élever ce qu'ils appellent une Église formée d'après les résultats de leur interprétation individuelle et privée de l'écriture sainte. L'Église de Dieu sur la terre est composée d'hommes, mais c'est à ces hommes que Jésus-Christ a confié le dépôt de la vérité éternelle, avec l'ordre de la garder et l'autorité de la propager jusqu'à la fin du monde. Or, les catholiques savent aussi bien que les rationalistes privés, que les hommes comme tels sont faillibles, mais ils ne supposent pas avec les rationalistes privés que la faillibilité de la nature humaine peut surmonter la sagesse et le pouvoir de Jésus-Christ, dans la conservation et la promulgation des vérités salutaires, qu'il a d'abord communiqué pour le salut du monde et dont la connaissance et la certitude étaient aussi essentielles à toutes les générations qu'à celle qui entendait ses paroles et recevait ses enseignements.

83. Remarquez en conséquence, que les saintes écritures et les premiers écrivains chrétiens, lorsqu'ils rapportent les paroles de Notre Sauveur, mentionnent toujours la société qui avait reçu sa doctrine et jamais (au moins dans un sens qui exclurait cette société) la doctrine, elle-même prise abstraitement. Le principe employé dans ce mode de référence est analogue à celui par lequel on se met en rapport avec l'âme d'un membre de la société. L'homme est constitué de manière à pouvoir prendre connaissance du corps dans lequel elle est renfermée, et non de l'esprit lui-même si ce n'est par ses manifestations dans le corps. Or, la parole inspirée de Dieu écrite, désigne fréquemment l'Église comme